

« L'oeil américain »

Serge Pallascio

Number 121, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pallascio, S. (2015). « L'oeil américain ». *Cap-aux-Diamants*, (121), 39–39.

« L'ŒIL AMÉRICAIN »

Lida Moser est née à New York, le 7 août 1920. Ses parents avaient quitté la Russie pour vivre le rêve du Nouveau Monde. Elle est décédée le 11 août 2014, en banlieue de Washington. Elle était âgée de 94 ans. À l'été de 1950, Lida Moser débarque à la gare Windsor de Montréal. Le prestigieux magazine *Vogue* vient de lui proposer un photoreportage sur le Canada. Lida Moser ne connaît personne et pourtant, à la fin de cette même année, elle aura réalisé deux reportages fascinants sur le Québec. Le Musée national des beaux-arts du Québec présente, du 19 février au 10 mai 2015, l'exposition 1950. *Le Québec de la photojournaliste américaine Lida Moser*.

L'aventure québécoise de Lida Moser débute avec la rencontre de Paul Gouin. Fils de l'ancien premier ministre Lomer Gouin et conseiller de Maurice Duplessis, Gouin est convaincu que la spécificité culturelle de cette collectivité francophone d'Amérique est l'outil privilégié pour développer son industrie touristique. Il mesure déjà toute la portée d'un reportage sur le Québec dans la prestigieuse revue américaine. Ne doit-il pas d'ailleurs rejoindre l'ethnologue Luc Lacourcière et l'écrivain Félix-Antoine Savard pour une mission visant à recenser les éléments les plus pertinents de la culture populaire québécoise. Gouin propose à Lida Moser de les accompagner. Ils visiteront Montréal, Québec, Charlevoix, la Gaspésie, le Bas-Saint-Laurent et la Montérégie.

Les 189 photographies en noir et blanc qui constituent l'exposition du MNBAQ racontent le voyage d'une jeune photographe américaine de 30 ans qui découvre une population et sa culture. 59 d'entre elles ont fait l'objet d'un tirage spécial, car

elles étaient inédites jusqu'à présent. Tout le Québec des années 1950 s'y retrouve. Ses portraits de personnalités connues témoignent d'une grande maîtrise de la lumière et de la position du sujet dans l'espace visuel. Gratién Gélinas, Wilfrid Pelletier, Guy Hoffmann, la troupe de théâtre des Compagnons de Saint-Laurent. L'architecture la fascine. Ainsi, ce cliché du Château Frontenac qui utilise la verticalité de l'édifice pour créer un deuxième cadrage qui découpe l'horizon. Mais surtout Lida Moser sait capter ce qu'on a appelé des « instantanés de la vie quotidienne ». Ici, ce sont une dizaine d'enfants et de jeunes hommes devant une maison de quartier populaire. Ailleurs, c'est cette admirable scène de rue montréalaise prise en plongée et plutôt sombre mais de laquelle émergent, dans la lumière, un livreur et sa voiture à cheval. Ou enfin ce cliché remarquable d'un cheval peinant à la tâche avec le rocher Percé en toile de fond. La masse corporelle du cheval en plein effort confère à cette photo un pouvoir incroyablement expressif.

De tout cela, il ressort qu'en ce début de la décennie 1950, il y a deux Québec qui coexistent. Le Québec des régions, plus rural, plus traditionnel, qui vit au rythme des saisons et à l'ombre du clocher. Et puis, il y a le Québec urbain, celui de Québec mais surtout de Montréal, centre névralgique de l'activité économique, où l'effervescence culturelle et sociale est déjà perceptible. Ce Québec en route vers le progrès et la modernité trouve sans doute ses racines dans ces portraits de jeunes enfants pour lesquels Lida Moser revient brièvement à Québec en novembre et décembre 1950, le temps de les mettre en scène, pour le magazine *Look*, dans une salle de ce qui ne s'appelait alors que le Musée du Québec.



Lida Moser. La famille du conteur Pierre Pilote aux Éboulements. Été 1950. (BANQ, Québec. P728, S1, DQ05, P08).

Ces enfants auront vingt ans à la fin des années 1950. Ils feront ce qu'on a appelé dans une des ces formules paradoxales dont nous seuls avons le secret, la Révolution tranquille.

Enfin, il faut souligner le caractère exceptionnel de la mise en espace conçue par Marie-France Grondin. À la chambre noire, refuge des photographes et lieu de toutes les magies, la scénographe oppose la salle blanche, lieu de tous les envoûtements. Dès l'entrée, le visiteur est happé par le pouvoir du blanc. Mur blanc. Cadre blanc. Passe-partout blanc. De ce blanc omniprésent émergent les œuvres de Lida Moser tels les mots d'une page... blanche bien sûr. De retour dans la Grosse Pomme, après ses péripéties québécoises, celle que le *New York Times* surnommait « la photographe à l'œil urbain » approfondit son art de la photographie sociale. « J'ai pratiqué tous les genres photographiques », affirmait-elle dans une entrevue, en 2004. « Je ne voulais pas qu'on dise de moi : "Elle fait des portraits" ou "Elle photographie des édifices". Je n'ai jamais voulu être limitée dans mon expression artistique. »

Serge Pallascio